

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 27

Artikel: Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]
Autor: Assollant, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 45 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

L'esprit de clocher.

La plume à la main, j'hésite!.... le sujet que je me propose de traiter va-t-il, comme d'autres questions dont j'ai parlé, innocemment éveiller des susceptibilités, toucher au vif quelques personnes, hélas! bien à mon insu. Ne ferais-je peut-être pas bien de suivre le conseil qu'on me soufflait à l'oreille : « N'écrivez plus, » me disait-on, vous allez vous faire des ennemis. » Des ennemis, pensais-je, mais pourquoi, parce que je ne chante pas sur tous les tons que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, ou que je ne répète pas, à l'instar de tous ceux qui ont directement ou indirectement une candidature à poser (la leur), que le peuple vaudois est le premier peuple de la terre? Je suis fier et heureux des progrès de mon pays et je le crois sincèrement des plus heureux et des plus avancés, mais je pense que le sûr moyen de devenir meilleurs est de ne pas se supposer parfaits; or donc, si je parle quelquefois de nos travers, de nos faiblesses et de nos petites vanités, c'est que j'en prends une bonne part pour moi, et que s'il m'arrive de battre les autres, c'est en grande partie sur mon propre dos. Aujourd'hui, en disant quelques mots de *l'esprit de clocher*, je veux parler de cet esprit étroit qui donne à nos idées un courant égoïste et qui ne nous fait juger la plupart des

questions à l'ordre du jour que par les points touchant à nos intérêts particuliers ou à de légères satisfactions d'amour-propre.

Subordonner les intérêts de la commune à ceux de sa maison, ceux du canton à ceux de sa commune, ceux de la Suisse entière à ceux de son canton, c'est le propre de l'esprit de clocher. Qui peut se vanter d'être complètement étranger à ce sentiment...? tel croit être cet homme-là, et à son insu il apportera dans la discussion de la chaleur ou de l'indifférence, de l'antagonisme ou de la bienveillance, suivant qu'il s'agira de choses favorisant ou contre-carrant ses intérêts ou même de simples *dadas*.

Que de travaux d'un intérêt incontestable n'ont pas été entravés par la rivalité de certaines communes, et dans celles-ci, que de progrès de plus auraient été réalisés par une entente cordiale entre bourgeois et habitants...! Pourquoi, dans un pays où les mots *liberté, démocratie, fraternité, égalité*, sont dans toutes les bouches, pourquoi s'efforce-t-on de maintenir certains préjugés et certaines prérogatives qui n'ont souvent pour but final, mais peu avoué, que celui de créer des *différences*?

Autrefois, sans doute, le sentiment exclusif et essentiellement conservateur a rendu de bons services à notre société, en l'empêchant de se laisser déborder

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

— Accordé, mais avec cette restriction que, si miss Cora refuse d'épouser mon ami, Bussy recevra la somme toute entière.

— Je réponds de son consentement, répliqua Samuel, et le mariage se fera trois semaines après le paiement de l'indemnité.

Roquebrune alla retrouver son ami, et lui parla du traité qu'il avait conclu avec Butterfly.

« Ah! malheureux, qu'as-tu fait? s'écria Bussy. Épouser Cora. Plutôt la mort!

— Est-ce que tu lui gardes rancune?

— Non.

— Crains-tu le mariage?

— Je crains la fille d'un Butterfly.

— Eh bien! compte sur moi; je suis homme de ressource, et tu n'épouserai qu'autant que tu voudras.

— Mais tu as engagé ma parole...

— Cora te la rendra.

— Je m'en rapporte à toi. Allons dormir. »

Le lendemain, toute la ville de Scioto était mise en rumeur par un article du *Morning-Enquirer*, dont Samuel Butterfly était le principal actionnaire. « Nos lecteurs se rappellent qu'un jeune Français, M. Charles Bussy, vint, il y a deux mois, présenter au maire de Scioto-Town un titre de propriété duquel il résulte que le sol même sur lequel notre ville est bâtie lui appartient. Cet honorable gentleman, victime d'une erreur que toute la population avait partagée, et que notre illustre maire, M. Samuel Butterfly, déplore hautement, fut accusé de faux et forcé de chercher un asile hors du comté. Il est allé à Washington, et l'on assure que le gouvernement fédéral a reconnu la justice de ses préten-

par des influences étrangères qui auraient tendu à en affaiblir le caractère national, mais aujourd'hui, de pareilles considérations n'ont plus la même valeur. Pour obtenir un succès général, et dont l'influence se fasse sentir également sur la masse de la population, il faut le concours efficace de tous les éléments de celle-ci; il faut que chaque fraction apporte dans l'œuvre commune sa part de tolérance pour ce qui ne lui convient pas, et d'intérêt pour ce qu'il sait convenir aux autres.

(La suite prochainement.)

H. R.

La feuille d'avis de Lausanne.

Cette feuille qui, depuis cent ans bientôt, fait les délices de nos bonnes femmes et sert d'organe à des milliers de réclames, d'offres et de demandes, devient chaque jour plus indispensable au public lausannois. Les services qu'elle rend sont incalculables; une de ses colonnes d'annonces concernant les choses nécessaires à la vie, appartements, à louer, denrées à vendre, marchandises diverses, etc., est plus utile, selon nous, que les tartines haineuses de certains journaux politiques.

Voyez cette vieille femme vivant seule, sans enfants, sans parents, dans un cinquième étage; elle vient de perdre le dernier ami qui lui restait, son serin favori. Ses yeux humides sont fixés sur la cage déserte d'où l'oiseau s'est envolé, mais, soudain, un rayon d'espérance se montre sur son visage, une ressource lui est offerte, c'est la feuille d'avis de Lausanne dans laquelle on lira le lendemain :

*Un joli canari, bien élevé, répondant au nom de Fifi, s'est échappé hier pendant l'orage; le rapporter à M^{me} *** qui récompensera; et Fifi ne tarde pas à être rendu à sa protectrice, qui le reçoit dans des transports de joie.*

Un pauvre ouvrier a-t-il perdu sa bourse qui contenait le produit du travail de la quinzaine, inquiet, il court à droite et à gauche, demande des renseignements, puis, lassé de recherches inutiles, il rentre à la

tions, et donné ordre de lui prêter main-forte au besoin. On a cependant de grandes raisons de croire que les intentions de ce jeune gentleman sont tout à fait conciliantes, et qu'on pourra traiter avec lui de gré à gré pour le règlement de l'indemnité. La plus-value du terrain est telle qu'en droit rigoureux une indemnité ne s'élèverait pas à moins de sept ou huit millions de dollars; mais un avocat canadien d'un grand talent, le chevalier de Roquebrune, qui est chargé de ses affaires, consent à la faire réduire à quatre cent mille dollars. Nous espérons que le conseil municipal se hâtera de décider une question qui pourrait faire naître de grands embarras pour la ville et pour les citoyens. »

Cet article, développé, commenté, reproduit, contredit par tous les autres journaux de Scioto-Town, fut comme une pierre de touche avec laquelle le vieux Butterfly fit l'essai de l'opinion publique. Il convoqua un meeting qui proposa au conseil municipal la résolution suivante : « Il sera fait un emprunt de quatre cent mille dollars, payable en trente années par voie d'amortissement, et qui sera destiné à indemniser Charles Bussy, légitime

maison pour raconter le fait à sa femme, quand un voisin, la feuille d'avis à la main, l'appelle en lui disant : voilà ton affaire!... *Trouvé une bourse renfermant une certaine valeur, la réclamer en la désignant, etc.* — Vous a-t-on enlevé quelque objet, cette feuille est encore là pour vous rendre justice sans l'intervention du magistrat : *La personne bien connue, qui a été vue prenant un parapluie dans tel lieu, à telle heure, est priée de le rapporter si elle veut s'éviter des désagréments; et le voleur de restituer immédiatement l'objet enlevé.*

Un bruit s'élève dans une mansarde; le propriétaire irascible vient de remarquer un accroec dans un papier de 60 centimes le rouleau, qu'il ose appeler *tapisserie*, et fait la guerre à un pauvre prolétaire logé avec sa famille dans un espace de dix pieds carrés... Mais l'indignation s'empare bientôt de ce dernier qui court au bureau de la feuille, parcourt la longue liste des appartements à louer, revient une heure après, charge son lit sur ses épaules; sa femme et ses enfants prennent le reste, et tous partent pour le nouveau logis en faisant la nique au propriétaire.

Avez-vous remarqué cet homme, jeune encore, coiffé d'un chapeau de feutre aux bords râpés et vêtu d'un habit de drap noir qui laisse voir la trame? Des revers de fortune l'ont réduit aux expédients. Depuis longtemps il cherche une modique somme pour pouvoir quitter le pays et gagner sa vie avec moins d'humiliation. Pauvre honteux, il n'ose recourir à ses amis et préfère faire un grand sacrifice, celui de se séparer d'un objet précieux par des souvenirs de famille, au moyen d'une annonce ainsi conçue : *à vendre une excellente montre en or; s'adresser au bureau d'avis.*

Nous ne pouvons donner ici un échantillon de tous les genres d'annonces que répand parmi ses nombreux abonnés la feuille de M. Allenspach; il n'est du reste aucun de nos lecteurs qui n'ait eu recours aux divers renseignements qu'elle nous donne trois fois par semaine. Les jours de son apparition sont trois jours de bonheur pour les vieilles femmes, les malades, les gens qui sortent peu de la maison et qui la lisent avec assi-

propriétaire de l'ancienne forêt du Scioto. » — Le lendemain, cette résolution fut votée par conseil municipal, et le maire offrit de souscrire l'emprunt à dix pour cent. Sa proposition fut acceptée, et le vieux Samuel se donna le plaisir d'annoncer à tous ses amis le prochain mariage de Charles Bussy avec la belle Cora.

Butterfly devint plus puissant que jamais à Scioto-Town. Il écrivit à la belle Cora de partir de New-York et de se tenir prête à épouser Bussy. En même temps, suivant leurs conventions, il paya à celui-ci deux cent mille dollars et garda les deux cents autres pour lui et pour Cora. Bussy, transporté de joie, emporta le portefeuille tout bourré de *banknotes* américaines, et alla retrouver son ami Roquebrune. Celui-ci l'attendait avec impatience.

« Grâce à toi, je suis riche, dit le Français en l'embrassant. Ma fortune, ma vie, tout est à toi.

— Ta vie, c'est bien, mon cher ami, je l'accepte; mais ta fortune? me prends-tu pour un Butterfly?... Ce n'est pas tout, ajouta Roquebrune. Et la mariée?

(La suite prochainement.)